



De la Digue des Maretzons vers la Grande Gouille de la Sarvaz (III)

La première correction du Rhône, menée de 1863 à 1894, fut décisive. Certes, le fleuve rompit encore ses digues.

Ainsi, l'inondation du 4 septembre 1948 submergea sur la rive gauche une part des terres bonifiées de Fully, la digue cédant sur 120 mètres, transformant la plaine en un vaste lac de 7 km de long sur 2 km de large.

Malgré ces malheurs, le Rhône apparaît désormais maîtrisé. Il n'est plus ce cheval fou qui vagabondait entre les rocs, les îlots, les marais et les dunes, que les communes riveraines, jalouses de leurs biens et de leurs deniers, tentaient de contenir par des barres et des fascines. Il ne représente plus cette menace que décrivait le grand ingénieur Ignaz Venetz (1788-1859) : « dans l'état actuel, les eaux plus ou moins bien contenues arrivent au pont de Saillon sans trop faire de dégâts. Mais, à partir de ce point ou à peu près, les eaux n'étant plus retenues par des digues suffisantes, se détournent au moindre obstacle et se précipitent dans la plaine, se dirigeant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; la vallée entière, jusqu'à Martigny, est dévastée par ces inondations, qui, de plus, menacent les travaux de diguement des communes inférieures ».

La deuxième correction du Rhône

À l'épreuve, la première correction, complétée par de nombreux canaux d'assainissement, présenta des lacunes vite comblées grâce à une ingénierie avancée. D'abord, « le fond du Rhône s'exhausait sur certains secteurs, lentement mais constamment par suite des charriages qui s'accumulaient dans son lit ». Ensuite, « plusieurs ruptures de digues étaient survenues sans que le couronnement des digues eût été atteint par les hautes eaux », signe que « les digues, érigées autrefois au moyen de matériaux sableux, n'offraient pas l'étanchéité et la stabilité nécessaires ». Enfin, « les nouvelles crues survenues montraient que les débits maximums, surtout dans les sections inférieures, étaient plus élevés que ceux qui avaient servi à fixer les dimensions du chenal lors de la première correction ».

En résumé, il fallait creuser le lit du fleuve en augmentant la force d'entraînement de son courant, supprimer le système ralentisseur des épis, exhausser et consolider les digues. Ce fut l'objet essentiel de la deuxième correction du Rhône, accomplie dès 1934 pendant trente ans. Notons d'ailleurs que la surveillance du fleuve sera toujours serrée, l'œuvre étant vitale pour le Valais et la Suisse !

Ces travaux, généreusement subventionnés par la Confédération, ont changé la donne : le paysage, l'habitat, l'emploi, le mode de vie, la culture même. Le paysan de jadis – le grand nombre – voyait dans le fleuve un ennemi puissant qui le condamnait à vivre de peu, en autarcie et en milieu étroit, à n'espérer qu'un avenir médiocre. Le Valais d'aujourd'hui, avec 380 000 habitants résidant en plaine pour une forte majorité, et non plus avec 60 000 habitants comme au début du XIX^e siècle, a su tirer profit des corrections successives du Rhône. Il a modernisé son économie, avec l'agriculture à la base de l'édifice. Il a façonné un nouveau paysage. A la fin, il aura précipité ce retournement de l'histoire, qui fait que le Vieux-Pays s'efface, que la population, initialement vouée

à la production agricole ou viticole, devient minoritaire sur sa terre, comme désarmée. Le Valaisan rural, le voilà citadin ou « rurbain ». Il longe le fleuve-tyran d'Echasseriaux, roulant dans sa voiture sur l'autoroute A9 et la cantonale, empruntant le train ou le bus. Il peut admirer, si cela l'intéresse encore, les beaux vergers alignés au cordeau, les vastes cultures maraichères, les prairies et les vignes.

La vision de l'Américain

Dès 2000, la troisième correction du Rhône va son train de sénateur, poursuivant des buts louables. Contradictoire peut-être, mais en apparence seulement ? Il faudra revenir sur cette « Histoire immédiate ». En attendant, osons cette boutade de l'Américain innocent, descendant du col de la Forclaz, contemplant, un matin d'été, la plaine du Rhône : « Oh quelle belle ville dans la vallée, avec une paisible rivière au milieu, quel harmonieux mélange de quartiers habités, de parcs soignés, de jardins et de vignes entretenus ! »

Philippe Bender, historien

1915 : La plaine primitive entre Saillon et Fully, avant la bonification du Grand-Blettay, de la Sarvaz et de Tobrouk.
Collection : Editions Faim de siècle.

